Perrotin

Emmanuel Perrotin

June 2015

VOCATION

EMMANUEL PERROTIN

STEVEN GILBERT/VEILHAN/ADAGP, PARIS & SACK, SEOUL, 2015/COURTESY GALERIE PERROTIN

GUILLAUME ZICCARELLI/COURTESY GALERIE PERROTIN

Galeriste de tous les superlatifs, marchand d'art self-made-man, roi de la fête, Emmanuel Perrotin détonne dans le monde de l'art français en affichant une réussite internationale. Présent à New York et à Hongkong, il nous reçoit à Paris. Portrait. **Par Linn Levy**

Il a sauté sur l'occasion. Et il a réussi sa première vente: un tableau de John Armleder, cédé à Marcel Fleiss, le directeur de la Galerie 1900-2000, pour quelque 6000 francs français de l'époque (1500 francs suisses, ndlr). Emmanuel Perrotin avait alors 17 ans. «C'était une somme énorme pour moi à ce moment-là. Je n'en revenais pas», glisse-t-il dans un sourire, l'œil frise, les mains s'agitent. Le galeriste de 47 ans se lève pour nous apporter un café, ajoute un sachet de sucre sur lequel figure une minuscule reproduction d'un Murakami, l'un des artistes phares de son catalogue varié à l'extrême, qui compte aujourd'hui quelque 45 noms. Parmi lesquels Maurizio Cattelan, Wim Delvoye, Xavier Veilhan, Sophie Calle, Tatiana Trouvé, Claude Rutault, Gianni Motti mais aussi Terry Richardson, JR ou Pierre Soulages.

Il s'enquiert de notre confort, s'assied, se relève soudain, traverse son élégant bureau pour demander à l'une de ses assistantes si elle a bien reçu l'Apple Watch qu'il attend. Puis, il s'attable à nouveau en s'excusant, il est charmant, avant de reprendre. «Après avoir enchaîné plusieurs petits boulots, j'ai commencé à travailler, un peu par hasard, dans la galerie de Charles Cartwright. On était en 1988. Faire partie du monde de l'art n'était pas du tout mon rêve, mais je voulais trouver un job sérieux pour me cadrer. J'avais arrêté les cours, je n'étais pas bon à l'école, j'étais hyperactif. J'ai tout de même baigné dans une certaine forme d'éducation artistique, mon père, passionné d'art, nous a fait découvrir de nombreux musées à travers l'Europe où figuraient notamment les œuvres de Vermeer, son peintre préféré. J'ai voulu devenir scénariste et ai même été reçu par France 2 parce que je leur avais envoyé un scénario pour une émission de télé que j'avais appelé *Megalo Joke*! Mais ils ont trouvé qu'à l'âge de 17 ans j'étais trop jeune. A l'époque, je sortais beaucoup, au Palace, aux Bains-Douches, au Rex…

Une amie rencontrée en boîte m'emmène un jour au vernissage de la galerie de son père Gilbert Brownstone, et je découvre que le lieu est ouvert de 14 h à 19 h: un horaire compatible avec ma vie nocturne! Peu après, on me présente Cartwright, qui me propose un poste. J'étais son assistant – en plus des expositions, je m'occupais de faire des recherches pour ses cours à Sciences Po –, lorsque j'ai reçu le coup de fil de Marcel Fleiss. A la galerie, tout le monde était trop occupé ce jour-là pour se déplacer, alors j'ai proposé d'y aller moi-même, en métro, le tableau sous le bras. Et j'ai conclu la vente.» Vingt-sept ans après, l'enthousiasme de celui qui est devenu l'un des plus gros businessmen européens de l'art contemporain semble intact. Et sa gourmandise à revenir sur son parcours de self-made-man, sans rien occulter de ses difficultés – «j'ai pris tous les risques, je me suis donné corps et âme, j'ai ramé pendant longtemps, c'est si dur de réussir en France» –, ni rien cacher des blessures qu'ont laissées sur lui les critiques d'une partie de l'intelligentsia, fascine.

KARL LAGERFELD

Damien Hirst en solo

A la fin des années 80, il organise le premier solo show de Damien Hirst: «J'avais emprunté la vieille Peugeot 205 de ma mère pour aller le voir à Londres, se souvient-il. Son assistant n'en croyait pas ses yeux lorsque j'ai chargé les tables d'autopsie sur le toit de la voiture pour les ramener et les exposer en France.» Pourtant, l'artiste britannique, qu'il a contribué à rendre célèbre, lui préférera in fine Jay Jopling et sa White Cube pour la suite de sa carrière. «Mais Damien et moi sommes restés en bons termes. Nous envisageons d'ailleurs de monter à nouveau un projet très prochainement. Et je fais le rêve qu'il me propose une exposition qui renouvelle sa pratique et qui marque les esprits!»

Au début des années 90, Perrotin monte la première exposition de Takashi Murakami hors du Japon et découvre, le premier, le travail de l'Italien Maurizio Cattelan (pour lequel Perrotin acceptera, en 1995, de se déguiser pendant six semaines en «Errotin le vrai lapin», arborant un costume de phallus aux longues oreilles, référence à son goût immodéré des femmes. L'anecdote fera le tour du monde et participera à lancer leurs carrières à tous les deux). «Aujourd'hui, certains esprits grincheux me reprochent de gagner beaucoup d'argent avec leurs œuvres, mais il a fallu les repérer ces artistes-là en 1992 et 1993 quand je les vendais pour seulement 500 dollars. Si je les avais pris à partir des années 2000, on pourrait me soupçonner de le faire par intérêt commercial. Mais à leurs débuts, je vous garantis que c'était une vraie aventure intellectuelle et il fallait du courage pour s'engager dans le financement de projets toujours plus fous. Je me souviens de ceux qui, à l'époque, critiquaient les pièces de Cattelan, les considérant comme de simples «plaisanteries». Ce sont les mêmes qui trouvent aujourd'hui que Maurizio est l'un des artistes les plus importants de sa génération.»

Galeriste instinctif

Et le marchand d'art, qui a fêté ses 25 ans de carrière en 2013 en organisant une gigantesque rétrospective au Tri Postal de Lille et en ouvrant, un an après Hongkong, une antenne de quelque 400 m2 sur la très chic Madison avenue de New York, de balayer d'une main les reproches d'une partie du milieu qui juge sa réussite trop bling-

rock stART

COURTESY GALERIE PERROTIN

CLAIRE DORN/ADAGP, PARIS 2014/COURTESY GALERIE PERROTIN

En haut, de gauche à droite:
Xavier Veilhan, «Hong Kong Mobile no 8».
Paola Pivi, vue de l'exposition «Ok, you are better than me, so what?» 2013
JR, vue de l'exposition «Encrages», 2011.

Ci-dessus:
Xavier Veilhan, «Les Rayons (Tri Postal)», 2013, vue de l'exposition «Happy Birthday, Galerie Perrotin», organisée au Tri Postal à Lille.

bling, blâme le manque de cohérence de son catalogue d'artistes, désapprouve son goût pour la fête, comme ses incursions dans les milieux de la mode, du design ou de la musique. «J'en ai beaucoup souffert, j'en souffre moins, avoue-t-il. Je suis un instinctif, pas un intellectuel. Je n'ai pas fait d'études, j'ai tout appris sur le tas et je pense que cela m'a aidé. Même si, bien sûr, je regrette de ne pas avoir appris à discuter d'histoire de l'art comme un spécialiste. Il me semble parfois que, plus on en sait, plus on est paralysé. Nombreux sont ceux qui parlent beaucoup, mais n'agissent pas. Moi j'ai osé. J'ai fait. J'ai ouvert ma première galerie à 21 ans, sans argent. Avec une certaine dose d'inconscience, c'est vrai. Je venais de la banlieue, je n'étais pas un gosse de riche, mon père était employé de banque, mon grand-père, boucher. J'ai fait le choix d'être un aventurier, dès mes débuts. J'ai d'ailleurs continué de l'être lorsque, en 2008, la faillite de Lehmann Brothers a plongé le monde de l'art dans la tourmente.»

Le galeriste raconte avec fougue de quelle façon il a tiré son épingle du jeu. «J'ai eu près de 6 millions de dollars d'annulation, ai dû fermer les 1300 m2 de ma galerie de Miami. Malgré l'angoisse, j'ai tout de même décidé d'organiser une fête mémorable à la Foire de Bâle, avec Pharrell Willams. Comme les autres galeristes avaient choisi d'être prudents en économisant sur les soirées, tout le monde est venu chez nous. Je me souviens que Jay Jopling était là, et même le marchand Larry Gagosian, venu accompagné du collectionneur Roman Abramovitch. Et nous avons vendu la pièce *The Simple Things*, une collaboration entre Murakami et Pharrell, pour 2 millions de dollars, le premier jour de la foire. C'était énorme. Fait rarissime, le *New York Times* nous a même consacré une demi-page. On avait osé, et on a gagné.» Et Emmanuel Perrotin d'ajouter. «L'une des choses qui a lancé ma carrière, c'est certainement d'avoir pris le risque, très jeune, de produire moi-même les œuvres de mes artistes, à une époque où cela ne se faisait pas. Les gens oublient que lorsque je me suis lancé dans le métier à la fin des années 80, le monde de l'art était en crise. Choisir de devenir galeriste était donc un véritable sacerdoce.»

Les débuts semblent effectivement bien loin tandis que nous devisons au numéro 76 de la rue de Turenne. L'hôtel particulier, d'une beauté à couper le souffle, abrite sur deux étages, les bureaux et la galerie d'Emmanuel Perrotin. Depuis l'une des fenêtres du premier, on aperçoit la minuscule impasse Saint-Claude, au cœur de laquelle se dresse un espace autonome d'exposition. Derrière la façade enlierrée de l'aile Est, la librairie. Et, à une cinquantaine de mètres de là, de l'autre côté de l'église Saint-Denys-du-Saint-Sacrement, au numéro 60 de la même rue, un second hôtel particulier, Le Grand Veneur. Qui cache un gigantesque showroom privé, ainsi que les appartements du

> Suite en page 14

JESÚS RAFAEL SOTO/ARS, NEW YORK/ADAGP, PARIS/PHOTO LIVIA SAAVEDRA/COURTESY GALERIE PERROTIN

Jesús Rafael Soto, «vue de l'exposition «Chronochrome», 2015.

> Suite de la page 13

maître des lieux. «J'ai ouvert 14 lieux en vingt-cinq ans de carrière, dévoile Emmanuel Perrotin. J'en ai fermé quelques-uns, j'ai déménagé, mais j'ai encore de grands projets. Comme celui de creuser le jardin, pour ajouter deux nouvelles salles d'exposition de 100 m2 chacune. J'aime offrir à mes artistes des écrins qui les inspirent. Vous savez, j'ai passé les trois quarts de ma vie d'adulte à habiter dans mes galeries. Je me suis beaucoup mis en danger, ai longtemps économisé, réinvesti ce que je gagnais. Je n'ai jamais porté de belles montres, ni attaché d'importance aux voitures. J'ai aussi longtemps mis en veilleuse ma vie privée. Cela a été le prix du succès. Mais heureusement, depuis peu, ce n'est plus le cas.»

Catalogue éclectique

A l'instant même, un rire sonore se fait entendre de l'autre côté de la porte. Une sylphide apparition blonde, lunettes de soleil et talons vertigineux, fait son entrée dans le bureau. Emmanuel Perrotin se lève à nouveau, d'un bond. Il nous présente Anne-Sophie, sa «fiancée». Il se rassied après l'avoir embrassée. Elle s'installe à nos côtés, silencieuse, y restera tout au long de l'entretien, les yeux rivés sur son laptop. A quoi rêve encore Emmanuel Perrotin? «Je rêve de pouvoir faire mon métier dans les meilleures conditions possible, souffle-t-il, ses yeux bleus soudain tournés vers l'extérieur. De continuer à offrir ce qu'il y a de mieux à mes artistes. Ces deniers nous font réfléchir à plein de choses, alors j'essaie au maximum d'accompagner leurs projets.»

Le marchand explique tout de même ne pas pouvoir avoir la même proximité avec chacun de 45 artistes qu'il représente. «C'est clair que je ne peux pas passer autant de temps avec eux qu'à mes débuts, mais je garde des liens forts et je mets à leur disposition un nombre important de collaborateurs. Oui, mon catalogue est très éclectique, mais vingt-cinq ans se sont passés, mes goûts ont forcément évolué. Tout n'est pas cohérent mais complémentaire. J'ai toujours aimé jeter des ponts entre différents domaines. J'ai été l'un des premiers à travailler avec le monde de la mode, puis de la musique. J'ai collaboré avec Nina Ricci en 1992, emmené mes amis du Baron jusqu'à Miami. J'ai toujours voulu intéresser le public à notre univers, démocratiser l'art. C'est très émouvant d'avoir inauguré la première commande permanente faite à un artiste dans les jardins du château de Versailles depuis Louis XVI: l'artiste Jean-Michel Othoniel a collaboré avec le paysagiste Louis Benech. Et, nos dernières expositions de JR et de Takashi Murakami ont d'ailleurs battu le record du nombre de visiteurs par jour (750), tandis que celle de Jesús Rafael Soto a, elle, eu le plus de visiteurs sur la longueur (24000). Dans chacune de mes galeries, un capteur compte le nombre d'entrées. Dès mes débuts, j'ai tout informatisé, j'en avais d'ailleurs fait ma spécialité alors même que je n'étais qu'assistant. Aujourd'hui, sur mes 65 employés, j'ai cinq programmeurs à plein-temps qui travaillent sur le logiciel que j'ai mis au point pour tout rationaliser et aider mes collaborateurs à éviter les tâches répétitives.»

MAXIME DUFOUR/COURTESY GALERIE PERROTIN

Ci dessus:
Daniel Firman, «Nasutamanus», 2012. Vue de l'exposition «Happy Birthday, Galerie Perrotin» organisée au Tri Postal à Lille.

Ci-dessous et de gauche à droite:
Jean-Michel Othoniel, vue de l'exposition «G I R L», commissaire Pharrell Williams, 2014.
PARK Seo-Bo, vue de l'exposition «Ecriture», 2014.

Quand on évoque le nom d'Emmanuel Perrotin avec Gianni Motti, l'un de ses artistes installé à Genève, ce dernier sourit et lance, énigmatique, «c'est un bon galeriste parce qu'il soigne même les fleurs à l'entrée de la galerie». Aussi poétique qu'elle soit, la remarque n'en est pas moins pertinente: l'omniscient Perrotin est connu pour tout contrôler dans les moindres détails, se tenir au courant de tout, et aller très loin pour mener à bien les projets de ses artistes. «J'étais même prêt à aller en prison pour Maurizio Cattelan, se souvient le marchand. A l'époque, il avait eu deux idées qui m'auraient conduit derrière les barreaux. Je n'étais pas d'accord avec l'une d'elles, j'ai accepté l'autre. Finalement, ça ne s'est pas fait. Mais je ne vous dévoilerai rien, parce que, qui sait, peut-être l'artiste va-t-il décider de la mettre à exécution un de ces jours.»

PHOTOS: CLAIRE DORN/COURTESY GALERIE PERROTIN